



HIPPOCRATE DE COS : DE L'HAGIOGRAPHIE AU REJET ET VICE-VERSA

Simon Byl

Hippocrate, souvent qualifié de « Père de la médecine », est né à Cos, île du Dodécanèse située au nord de Rhodes, aux environs de 460 : il est donc l'exact contemporain de Socrate à Athènes. C'est vers 370 qu'Hippocrate est mort à Larissa, ville de Thessalie.

Le premier témoignage littéraire sur le médecin est celui de son jeune contemporain Platon (428-348) dans le *Protagoras* (311 b-c), l'un de ses premiers dialogues. Platon a choisi comme personnage un jeune Athénien, nommé précisément Hippocrate, tout excité par l'arrivée à Athènes du sophiste Protagoras ; c'est Socrate, l'éternel meneur de jeu des dialogues platoniciens, qui interroge son jeune concitoyen :

« Voyons... ce Protagoras que tu t'efforces d'aborder, à qui tu veux donner de l'argent pour payer ses leçons, qui est-il et que lui demandes-tu ? Je suppose que, d'une manière analogue, l'idée te fût venue d'aller trouver ton homonyme, Hippocrate de Cos, l'Asclépiade, et de lui offrir de l'argent pour qu'il s'occupât de toi ; si l'on te demandait : "Dis-moi, Hippocrate, à quel titre cet Hippocrate recevrait-il ton argent ?" que répondrais-tu ? — "Je répondrais, dit-il, à titre de médecin". Et si tu avais l'idée d'aller trouver Polyclète d'Argos ou Phidias d'Athènes... »

La scène décrite ici par Platon est censée se passer à Athènes vers 430. Elle révèle qu'Hippocrate est, pour le philosophe, un personnage historique qui a connu la célébrité de son vivant, qu'il est médecin né à Cos, qu'il a des élèves payants, qu'il est comme médecin sur le même pied que Polyclète et Phidias, comme artistes, c'est-à-dire au sommet de son art ; de plus, elle nous apprend qu'Hippocrate était un Asclépiade (ce mot désigne tout médecin mais il peut aussi s'appliquer aux descendants d'Asclépios, dieu de la médecine ; or, dans la *Lettre 2* apocryphe, contenue dans le Corpus hippocratique, « le divin Hippocrate est... le dix-huitième à partir d'Asclépios... »

Platon a fait une deuxième allusion à Hippocrate, dans un passage du *Phèdre* (270 c), un dialogue de la maturité :

« Socrate. — Mais la nature de l'âme, penses-tu qu'il soit possible de la concevoir d'une façon qui vaille d'être mentionnée indépendamment de la nature du tout ?

Phèdre. — Ma foi, si c'est Hippocrate qu'il faut en croire, lui qui est un Asclépiade, on ne peut même pas traiter du corps sans recourir à cette méthode !

Socrate. — Il a raison, vois-tu, mon camarade de dire cela. Il faut pourtant, en sus d'Hippocrate, s'enquérir auprès de la raison et examiner si la voix de cette dernière sonne d'accord avec son dire.

Phèdre. — Oui, c'est cela.

Socrate. — Eh bien ! examine alors ce que sur la Nature peuvent bien dire et Hippocrate et la raison. »

Ce texte de Platon sur la méthode d'Hippocrate a fait couler beaucoup d'encre, surtout depuis le XIX^e siècle, mais ce qu'il révèle de certain, c'est que la doctrine d'Hippocrate était déjà connue de son vivant à Athènes et que l'Asclépiade était l'auteur d'ouvrages publiés. Aux dires de Galien (*De usu partium* I, 8), Platon fut un grand admirateur d'Hippocrate : les deux textes cités tendraient à le confirmer. Disons ici que sur la soixantaine d'œuvres passées sous son nom, il est possible d'attribuer à Hippocrate — au moins avec une forte probabilité — les traités suivants : *Fractures, Articulations, Épidémies* I et III.

Le texte de Galien relatif à une critique du médecin Ctésias à l'égard d'Hippocrate rend très probable l'attribution au médecin de Cos du double traité *Fractures - Articulations*. Nous allons y venir. L'attribution des *Épidémies* I et III est assurée par l'histoire et l'épigraphie de Thasos et par les *Vies* d'Hippocrate.

Le renom d'Hippocrate, dès son vivant, est donc confirmé non seulement par les textes de Platon mais aussi par un témoignage d'un autre de ses contemporains, Ctésias de Cnide qui fut médecin à la cour d'Artaxerxès II, roi de Perse (405-359). C'est Galien, dans son *Commentaire aux Articulations d'Hippocrate*, qui nous apprend que

« ceux qui ont reproché à Hippocrate de réduire la luxation de l'articulation de la hanche, en arguant que l'os ressortait aussitôt, sont en

premier Ctésias de Cnide, son parent — de fait lui-même appartenait à la famille des Asclépiades —, et à la suite de Ctésias certains autres aussi ».

La célébrité d'Hippocrate est encore attestée au IV^e siècle avant par un passage de la *Politique* d'Aristote (VII, 1326 a 15-16) :

« On peut dire qu'Hippocrate est plus grand, non pas comme homme mais comme médecin, que quelque autre qui lui serait supérieur par la taille. »

Pour Aristote, Hippocrate est sans conteste le grand médecin, ce qui se comprend d'autant plus que, dans ses traités de biologie, le philosophe fera au Corpus hippocratique plus d'une centaine d'emprunts, mais sans mentionner alors le nom d'Hippocrate (remarquons cependant qu'il cite le nom de Polybe, gendre et successeur d'Hippocrate à la tête de l'École de Cos ; cf. *H. A.* III, 3, 512 b 12 - 513 a 7).

Ménon, un disciple d'Aristote, a cité Hippocrate et exposé une théorie hippocratique sur les causes des maladies dans un ouvrage intitulé *Iatrika* : un papyrus conservé au British Museum, enregistré sous la cote 137, désigné sous le nom d'*Anonyme de Londres* et daté du I^{er}-II^e siècle, a conservé ce précieux témoignage sur Hippocrate.

Mais la gloire attire souvent la jalousie sur celui qui est célèbre. Hippocrate, nous l'avons vu, avait déjà été en butte aux critiques de son contemporain Ctésias. Au III^e siècle, il fut attaqué par le médecin Andréas, disciple d'Hérophile, le médecin qui découvrit les trompes et les ovaires inconnus jusqu'alors à cause de l'interdiction de la dissection. Soranos, dans sa *Vie d'Hippocrate*, 4, nous dit que

« s'étant exercé dans la médecine... après la mort de ses parents, (Hippocrate) quitta sa patrie, selon les dires malveillants d'Andréas dans son ouvrage *Sur la généalogie des médecins*, après avoir incendié le dépôt des archives de Cnide ».

L'histoire de l'incendie des archives de l'école médicale de Cnide a été inventée par pure calomnie à partir de la rivalité entre les Écoles de Cos et de Cnide qui remonte au V^e siècle, comme en témoigne la polémique de l'auteur du *Régime des maladies aiguës* contre les *Sentences cniidiennes*. Aux dires de Caelius Aurelianus (*Maladies chroniques*, 4, 8,

113), Hérophile lui-même avait écrit un livre s'opposant au *Pronostic*, l'un des plus célèbres traités hippocratiques.

Au II^e siècle avant, Rome entre en conflit avec la Grèce qui deviendra entièrement province romaine en 146. *Graecia capta ferum victorem cepit et artes / Intulit agresti Latio*, a écrit Horace dans ses *Épîtres* (II, 1, v. 156) (« La Grèce conquise a conquis son farouche vainqueur et porté les arts dans le rustique Latium »). Mais tous les Romains n'ont pas été séduits immédiatement par les raffinements et les innovations de la civilisation grecque. On comprend dès lors que Caton l'Ancien, comme le raconte Plutarque dans sa *Vie de Caton l'Ancien*, 23, 3-4,

« ne haïssait pas seulement les Grecs philosophes. Il se méfiait aussi de ceux qui exerçaient la médecine à Rome. Il avait sans doute entendu parler de la réponse d'Hippocrate au Grand Roi qui lui offrait une somme de plusieurs talents s'il consentait à venir auprès de lui : "Jamais je ne me mettrai au service des Barbares, ennemis de la Grèce". Caton prétendait que tous les médecins grecs avaient fait même serment ; et il engageait son fils à se garder d'eux tous. »

Ce texte révèle la méfiance des Romains les plus conservateurs à l'égard de tout ce qui était grec.

Cette méfiance se retrouve au I^{er} siècle avant chez l'érudit latin Varron :

« Hippocrate aurait, dit-on, relevé ces inscriptions (des stèles de guérison dans le sanctuaire d'Asclépios à Cos) et, selon l'opinion accréditée chez nous par Varron, après avoir incendié le temple, il aurait à l'aide de ces documents institué cette sorte de médecine dite clinique. Dès lors, il n'y eut plus de limites aux gains de cette profession. » (in Pline l'Ancien, *H. N.* XXIX, 4).

Ici nous pénétrons une nouvelle fois dans le domaine de la légende hippocratique qui nous présente pour la deuxième fois un Hippocrate pyromane.

Le Corpus hippocratique fut dès le III^e siècle avant l'objet de commentaires et de glossaires expliquant les mots rares ou vieillis. C'est

ainsi que nous possédons le *Commentaire sur les Articulations* d'Apollonios de Citium du I^{er} siècle avant. C'est lui qui, dans son *Introduction*, parle déjà du « très divin Hippocrate ». Mais le commentateur d'Hippocrate par excellence est assurément Galien de Pergame au II^e siècle de notre ère. Nous y reviendrons.

Tous les Romains ne furent pas aussi hostiles à Hippocrate que Caton l'Ancien et que Varron. C'est ainsi que Cicéron (106-43) écrivit dans son *De natura deorum*, 3, 38, 91 :

« Quant à moi, je crois que le rétablissement de beaucoup de malades est accordé par Hippocrate plutôt que par Esculape. »

et que Sénèque (4 a.C.-65), dans ses *Lettres à Lucilius*, 25, 20 proclame qu'« Hippocrate est le plus grand des médecins et le plus grand expert de la nature ». Le médecin romain Scribonius Largus (1-50), dans ses *Compositiones* (ed. Sconochia, p. 2) dira d'Hippocrate qu'il est « le fondateur de notre profession » et il mentionnera le fameux *Serment* attribué à Hippocrate. Dans la *Préface* à son *De medicina*, c. 7-8, l'encyclopédiste romain Celse, à l'époque de Tibère écrit :

«... c'est à Hippocrate de Cos, un disciple de Démocrite selon certains, le premier de tous à être digne de passer à la postérité, qui, en homme dont la science médicale était aussi remarquable que le talent littéraire, détacha la médecine de la philosophie... »

Celse insiste donc autant sur les dons littéraires que sur la science médicale d'Hippocrate qu'il appelle ailleurs « la plus ancienne autorité » (c. 66).

Pline l'Ancien, l'amiral romain qui périt le 24 août 79 de notre ère lors de l'éruption du Vésuve qui ensevelit Pompéi et Herculanium, cite plusieurs fois le nom d'Hippocrate dans son *Histoire naturelle*. Dans une sorte d'histoire de la médecine, il écrit :

« C'est alors (= durant la guerre du Péloponnèse [431-404]) que cet art (= la médecine) fut remis en lumière par Hippocrate, né dans l'île de Cos, île des plus célèbres, des plus puissantes et consacrée à Esculape. » (*H. N.* XXIX, 4).

Nous avons ici l'éloge de Cos, l'île natale d'Hippocrate qui vécut la première partie de sa carrière de médecin à Astypalaia, près de la mer, là où s'est installé le Club Méditerranée et non dans l'actuelle ville de Cos dont l'origine remonte à l'époque hellénistique. Pline écrira encore qu'

« Hippocrate se distingua dans la médecine : il prédit une épidémie qui venait d'Illyrie et envoya ses disciples prêter leur assistance dans les villes — service pour lequel la Grèce lui décerna les mêmes honneurs qu'à Hercule. » (*H. N.* VII, 123).

Pour comprendre la fin de ce passage, il faut savoir que la tradition a fait d'Hippocrate un descendant d'Héraclès. C'est ainsi que la *Vie d'Hippocrate* selon Soranos précise que le célèbre médecin de Cos « était le vingtième descendant à partir d'Héraclès et le dix-neuvième à partir d'Asclépios » ; c'est ainsi aussi qu'une monnaie de Cos, conservée à Paris au Cabinet des médailles, présente au revers Hippocrate assis et à l'avant Héraclès avec sa massue : de même qu'Héraclès, par ses douze travaux, a purgé la terre et la mer des monstres, de même Hippocrate a « purgé la terre et la mer des maladies bestiales et sauvages », comme on le lit dans la *Lettre 2*. Dans un dernier passage de l'*Histoire naturelle* (XVIII, 75), Pline dira encore d'Hippocrate qu'il est un « médecin des plus illustres et des plus savants ».

À la fin du I^{er} siècle de notre ère, Quintilien, dans son *Institution oratoire* (III, 6, 54), félicite Hippocrate de son honnêteté lorsqu'il écrit :

« Hippocrate, le brillant médecin, s'est comporté, selon moi, très honnêtement, quand il a reconnu certaines de ses erreurs, afin de prémunir la postérité contre l'erreur. »

Quintilien vise sans doute un passage du traité des *Articulations* (XLVII) qui se termine ainsi :

« J'ai écrit à dessein ce qui précède ; car c'est aussi une connaissance précieuse que de savoir quels essais ont échoué et pourquoi ils ont échoué. »

L'auteur latin peut faire allusion aussi à un autre passage hippocratique, celui des *Épidémies* V, 27 :

« À Omilos, Autonomos mourut le seizième jour d'une plaie de tête, ayant, au cœur de l'été, reçu une pierre lancée à la main au milieu du bregma dans les sutures. Je ne reconnus pas que cette lésion exigeait l'emploi du trépan ; ce qui m'induisit en erreur, ce furent les sutures sur lesquelles avait porté la lésion faite par le corps vulnérant ; plus tard, en effet, la chose devient évidente. »

Nous possédons une épitaphe probablement apocryphe d'Hippocrate conservée dans l'*Anthologie Palatine*, 7, 135 :

« Ci-gît le Thessalien Hippocrate, originaire de Cos
lui qui est issu de la race de l'immortel Phoebos.
Il a dressé maints trophées
remportés sur les maladies avec les armes d'Hygie
et a acquis une grande gloire
non par chance mais par science ».

Les deux lieux géographiques où le médecin passa sa vie sont mentionnés ici : l'île de Cos et la Thessalie.

Un médecin grec vivant dans l'empire romain sous Trajan et Hadrien, Soranos d'Éphèse, osa s'opposer à Hippocrate en se fondant sur des bases scientifiques. Il avait eu un devancier, environ cent ans avant lui, Thessalos, un des maîtres de la secte méthodique dont nous parle Galien :

« Ce Thessalos (à l'époque de Néron) lance des imprécations contre Hippocrate et les autres Asclépiades... Il se donne la couronne, se plaçant au-dessus de tous les anciens, et se proclame lui-même vainqueur... (selon lui) tous les médecins antérieurs n'ont rien apporté d'utile pour conserver la santé ou pour écarter les maladies. Selon lui, Hippocrate a constitué un corps de doctrines nuisibles ; Thessalos osa contredire les *Aphorismes* d'une façon fort peu civile. » (*De method. med.* I, 2 = K 10, 7-8).

Le thuriféraire d'Hippocrate qu'était Galien a dû être très choqué par l'attitude irrévérencieuse de Thessalos. Oser contredire les *Aphorismes*, le « traité de la Collection qui a été le plus lu, le plus commenté et le plus cité » a dû lui paraître une abomination. Dans son traité des *Maladies des femmes* I, 15, Soranos s'en est pris aussi, mais plus modérément, à certaines affirmations hippocratiques :

« D'après Hippocrate, les signes du sexe masculin sont chez la mère les suivants : elle a meilleur teint, elle est plus ingambe, elle a le sein droit plus gros, plus volumineux et plus plein, et c'est surtout le mamelon qui gonfle ; les signes du sexe féminin sont la pâleur, le plus grand développement du sein gauche et surtout de son mamelon ; mais ce sont des préjugés erronés qui ont conduit Hippocrate à ces affirmations ; il croyait en effet que si la semence était conçue dans la partie droite de la matrice, il se formait un mâle, et si c'était dans la partie gauche, il se formait une femelle. Or c'est là une erreur... »

Soranos croit s'en prendre à Hippocrate lui-même ; en réalité, il critique des vues que l'on rencontre surtout dans les traités gynécologiques de tendance cniidienne, comme ceux des *Maladies des femmes* et de la *Superfétation*, qui font partie de la Collection hippocratique mais qui sont distincts des traités coaques.

La question hippocratique se posait donc à l'époque romaine et déjà à l'époque hellénistique. Dans ses *Nuits Attiques* XIX, 2, l'érudite latin Aulù-Gelle, sur les traces d'Apollonios de Cittium, parle d'Hippocrate comme d'« un homme d'une science divine ».

La renommée d'Hippocrate atteint son paroxysme au II^e siècle de notre ère avec Galien de Pergame qui avait même écrit un ouvrage intitulé *Sur les écrits authentiques et bâtards d'Hippocrate* et qui a cité, selon les chiffres donnés par Jacques Jouanna, plus de deux mille cinq cents fois le nom de son illustre prédécesseur. Galien s'était donné pour but de commenter toutes les œuvres de son modèle et il s'inscrit ainsi à la suite d'une longue série de médecins commentateurs comme, par exemple, Rufus d'Éphèse (I^{er}-II^e siècle après) qui, dans son traité *De l'interrogation du malade*, écrivait :

« J'admire sans réserve Hippocrate pour son art ingénieux ; il l'a souvent conduit à de belles découvertes. »

La formation médicale de Galien avait été assurée par sa fréquentation des meilleurs centres médicaux de l'époque : Pergame, sa ville natale, Alexandrie et Rome où il devint le médecin des empereurs. Dans le *De libr. ord.*, 56, 15-58, 11, Galien va écrire :

« Pour quelques-uns des ouvrages d'Hippocrate, tu pourras disposer de mes propres commentaires. À ceux que j'ai déjà terminés, je m'efforcerai d'ajouter ceux qui manquent, si, bien sûr, je reste en vie. Et si je meurs avant d'avoir expliqué les plus importants des traités d'Hippocrate, ceux qui voudront connaître sa pensée auront à leur disposition, comme je l'ai dit, à la fois mes propres travaux avec les commentaires déjà terminés, et ceux des autres auteurs qui ont expliqué Hippocrate : ceux de mon maître Pélopos, sans doute également ceux de Numisianos (encore que quelques-uns seulement soient conservés), et en outre ceux de Sabinos et de Rufus d'Éphèse... Le lecteur qui aura pratiqué mes propres ouvrages sera capable de porter un jugement sur leurs travaux et de faire la part entre les réussites de leurs exposés et les erreurs qu'il a pu leur arriver de commettre. »

L'un des commentateurs cités ici par Galien est Sabinos (ca. 100 p.C.) que mentionne aussi Aulu-Gelle (*Nuits Attiques* III, 16, 8) comme commentateur du traité de *L'Aliment* qu'il tient pour l'œuvre authentique d'Hippocrate (alors qu'il date de l'époque hellénistique). Pour Galien, Hippocrate est non seulement le modèle des médecins mais il est aussi un modèle de vertu. C'est ainsi que le médecin de Pergame a consacré un petit traité pour démontrer « que le bon médecin est philosophe » :

« La majorité des médecins... regardent Hippocrate comme le premier dans l'art de guérir, mais ils font tout, excepté ce qu'il faudrait faire, pour lui ressembler... Il est... rationnel de penser que c'est à cause... de la préférence que l'on accorde à la richesse, sur la vertu, que nous ne voyons plus à notre époque de Phidias dans la sculpture, d'Apelles dans la peinture, et d'Hippocrate dans la médecine... Celui qui estime la richesse plus que la vertu, et qui apprend son art pour amasser de l'argent, et non pour le bien de l'humanité, celui-là ne saurait atteindre le but que se propose la médecine... (le bon médecin) se rendra (comme Hippocrate) à Cranon, à Thasos et dans d'autres bourgades, pour y soigner les pauvres. Il laissera à Cos, auprès de ses concitoyens, son genre Polybe et ses autres disciples ; quant à lui, il parcourra la Grèce, car il lui faut écrire sur la nature des lieux... Que manque-t-il encore pour être philosophe, au médecin qui cultive dignement l'art d'Hippocrate ? »

À la même époque que Galien, Aelius Aristide (117-181), le rhéteur qui consignait ses rêves au cours desquels il croyait voir Asclépios lui prescrire les remèdes les plus extravagants, décrit dans ses *Discours sacrés* le rêve que voici :

« Il vaut mieux peut-être rapporter le rêve lui-même, car il résonne encore à mes oreilles et il n'y a point nécessité à l'omettre. Deux médecins étaient venus, ils causaient dans le vestibule de choses et d'autres, entre autres, me semblait-il, de bains froids. L'un interrogeait, l'autre répondait : "Que dit Hippocrate ? — quoi d'autre, sinon qu'après avoir couru dix stades, on se jette tout ainsi à la mer". Voilà ce qu'il me semblait m'être apparu en songe. »

Si Hippocrate n'a évidemment jamais prescrit une pareille thérapeutique, il est cité ici comme le maître de médecine par excellence, le modèle auquel se réfèrent toujours les médecins du II^e siècle.

Si les commentaires qui ont précédé ceux de Galien sont perdus pour nous, la majeure partie des siens a été conservée, soit en grec, soit en arabe.

Au Moyen Âge, Galien sera souvent préféré à Hippocrate. Néanmoins, Caelius Aurelianus, au V^e siècle, cite très fréquemment le médecin de Cos, dans ses *Maladies aiguës* et ses *Maladies chroniques* : près d'une dizaine d'œuvres hippocratiques sont mentionnées par ce médecin originaire de Sicca en Numidie, qui ne cite pas Galien (peut-être parce qu'il dépend de Soranos).

De plus, le *Digeste*, anthologie de la jurisprudence classique compilée à Constantinople dans les années 530 sur l'ordre de l'empereur Justinien, recourt plus d'une fois à l'autorité d'Hippocrate. Ainsi, le juriste Paul, au commencement du III^e siècle, pour rendre plus crédible l'opinion d'après laquelle un enfant né à sept mois était légitime, s'appuie sur l'*auctoritas doctissimi viri Hippocratis* (« sur l'autorité du très savant Hippocrate ») (*Digeste*, 1, 3, 4, 5). Six siècles séparent pourtant le juriste du médecin.

Hippocrate est cité dans la *Vie de Bruxelles* postérieure au V^e siècle et conservée dans le manuscrit de Bruxelles 1342-1350 du XII^e siècle (fol. 52v-53v) dans un texte dont le titre est *Yppocratis genus, vita, dogma*. Ce texte latin nous apprend qu'

« Hippocrate était originaire de Cos... d'une famille descendant d'Asclépios... Hippocrate laissa deux fils, Thessalos et Dracon qu'il eut de son épouse... Il eut un grand nombre d'étudiants, puisqu'il était le

premier auteur médical. Parmi eux, il instruisit dans l'art médical ses nobles et glorieux fils Dracon et Thessalos ; et aussi Polybe... De plus, on dit qu'Hippocrate avait un corps plutôt petit et une tête délicate. Enfin, certains disent que c'est à cause de cela qu'il se promenait toujours avec la tête couverte : c'est ainsi qu'on le représente. D'autres disent qu'il était d'avis que la tête était la partie la plus importante de toutes, et en la montrant il le faisait savoir... Vaincu par l'âge, il finit sa vie, ainsi qu'on le dit, à l'âge de cent quatre ans ; il fut enseveli à Larissa en Thessalie... Il écrivit, comme beaucoup le rappellent, soixante douze livres. »

Cette *Vie d'Hippocrate* dépend, comme le montre la lecture de ce dernier texte, de plusieurs biographies antérieures ; elle n'a été redécouverte qu'en 1903 et elle présente un intérêt certain.

Au VI^e siècle, Aétius d'Amida, médecin à la cour de l'empereur Justinien et auteur d'une encyclopédie médicale en 16 livres, continue à vénérer le médecin de Cos lorsqu'il écrit :

« Il faut que le médecin soit entraîné conformément au *Pronostic* d'Hippocrate et aux autres ouvrages et qu'il connaisse les œuvres de la nature, car "les natures sont les médecins des êtres vivants". »

Les derniers mots de ce texte sont en réalité une citation extraite du sixième livre des *Épidémies*.

Cassiodore, l'un des plus brillants écrivains de ce siècle qui, après une vie laïque très honorable, s'était retiré dans le monastère du Vivarium en Sicile, conseille aux moines : *Post haec, legite Hippocratem et Galenum Latina lingua conversos* (« Après cela, lisez Hippocrate et Galien traduits en langue latine ») (in *De inst. divin. litterarum*, c. 31). Du V^e siècle, en effet, date une traduction latine d'Hippocrate qui se retrouve notamment dans un manuscrit du X^e siècle, le Parisinus latinus 7027 contenant les traités suivants : *Nature de l'homme* (en partie), *Airs, eaux, lieux, Hebdomades, Régime* (en partie) et *Aphorismes*.

Le Moyen Âge est l'époque où la littérature grecque est transmise sur des manuscrits byzantins, après l'avoir été sur des papyrus durant l'Antiquité. Nous ne possédons évidemment aucun traité d'Hippocrate qui soit autographe (c'est-à-dire écrit de la main du « Père de la

médecine »). Nous avons parfois des papyrus trouvés en Moyenne et Haute Égypte qui nous ont conservé des fragments d'Hippocrate ; ces papyrus, datés des II^e et III^e siècles, contiennent des passages d'œuvres telles que *Aphorismes*, *Épidémies*, *De la nature de l'homme*, *Des maladies des femmes*. Ces papyrus présentent beaucoup d'intérêt, d'autant plus qu'ils sont antérieurs de près de huit siècles à nos manuscrits les plus anciens qui datent du X^e siècle.

Les œuvres hippocratiques sont parvenues jusqu'à nous dans des manuscrits qui ont été écrits du X^e au XVI^e siècle. Le nombre de manuscrits est variable pour chaque traité (ce nombre témoigne du succès de chaque traité au cours des âges) : c'est ainsi que les *Aphorismes* et le *Pronostic* nous sont parvenus dans une soixantaine de manuscrits grecs et que le *Prorrhétique* II ne nous est connu que par une quinzaine. L'un des manuscrits hippocratiques les plus importants est le Marcianus gr. 269 : il est conservé à la Biblioteca Nazionale San Marco (la Marcienne de Venise) et il date du X^e siècle ; son folio 12, en tête de la série des œuvres hippocratiques, porte le texte du fameux *Serment*. Ce manuscrit de parchemin est de grand format (372 mm x 256 mm) ; il compte dans son état actuel 463 folios ; il s'ouvre (verso du folio 1) par un index de traités hippocratiques numérotés de 1 à 60 qu'il ne contient plus tous.

Pour la transcription des textes grecs, Constantinople joua un rôle de premier plan.

En Orient, le Corpus hippocratique fut traduit en arabe, notamment par Hunayn ibn Ishaq, au IX^e siècle, qui traduisit le traité de la *Superfétation* à côté de nombreuses œuvres galéniques. De son côté, toujours au IX^e siècle, le médecin arabe Al-Ruhawi, dans son traité intitulé *Adab Al-Tabib* (« Éthique pratique du médecin »), fit plusieurs longues citations du traité des *Airs, eaux, lieux* ; la traduction dont disposait Al-Ruhawi est différente de celle de Hunayn : ceci est un exemple, parmi bien d'autres, de l'immense effort accompli par les traducteurs du monde arabe pour diffuser la médecine d'Hippocrate et de Galien. Au X^e siècle, Al-Magusi, médecin d'origine perse, écrira dans le *Livre Royal* :

« Hippocrate, qui est le guide de l'art médical et le premier qui l'ait mis par écrit, a composé de nombreux livres sur tous les sujets (qui constituent) cette science. L'un d'eux réunit une grande partie de ce qui est nécessaire à qui étudie cet art de conserver la santé et de traiter les maladies ; il s'agit du livre des *Aphorismes*... Mais ce livre ainsi que tous les autres livres d'Hippocrate sont d'une concision telle que beaucoup de notions sont obscures et que le lecteur a besoin d'un commentaire. »

Dans la seconde moitié du XI^e siècle, Constantin l'Africain, traducteur (en latin) au Mont-Cassin, de textes médicaux en arabe, fit connaître Hippocrate à l'École de Salerne, sur la côte almafitaine, par l'intermédiaire des *Commentaires* de Galien sur plusieurs œuvres hippocratiques. C'est ainsi qu'on trouve, par exemple, dans son traité de la *Mélancolie*, cette citation de l'*Aphorisme* 53 de la 6^e section (= L IV, 576) :

« Hippocrate dans les *Aphorismes* : Le dérangement de l'esprit accompagné de rire, puisqu'il n'est pas dangereux, est plus rassurant. Lorsqu'il est accompagné de gravité et de tristesse, il n'est pas rassurant, parce qu'il est éloigné de la santé. »

Constantin peut être considéré comme le responsable de l'introduction de la médecine arabe en Occident.

Au XII^e siècle, le philosophe et médecin juif Moïse Maïmonide (1135-1204) sera de ceux qui feront la louange des *Aphorismes* :

« Ce sont des aphorismes (= ceux d'Hippocrate) que non seulement tout médecin doit apprendre par cœur, mais j'ai vu moi-même des laïques qui en ont enseigné plusieurs à leurs enfants à l'école. » (*Aphorismes*).

Le grand poète italien, Dante Allighieri (1265-1321), dans sa *Divine Comédie* (*Le Purgatoire*, chant 29, 136 sq.) célèbre « Hippocrate le grand («*sommo Ippocrate*»), dont Nature fit don / Aux êtres animés qui lui sont le plus chers » ; il présente l'évangéliste Luc, qui aurait été médecin, comme le disciple d'Hippocrate.

Le XIV^e siècle est fécond en copies de manuscrits. Dans un de ces manuscrits hippocratiques, le Parisinus gr. 2144, se trouve une miniature byzantine.

« Hippocrate », commente Jacques Jouanna, « y est représenté de face avec la tête chauve recouverte du pan droit de son *himation*. Assis sur une cathèdre, comme un Christ en gloire, il tient de ses deux mains un livre où l'on peut lire [en grec] le début des *Aphorismes* : “La vie est courte, l’art est long, l’occasion est fugitive” ».



Fig. 1. Miniature d'un Manuscrit du XIV^e siècle représentant Hippocrate.

Cette remarquable œuvre d'art glorifiait de splendide façon le médecin de Cos. Au XIV^e siècle, les programmes des cours des principales Facultés de médecine en Europe, Montpellier, Paris ou Bologne inscrivent toujours à leur programme, malgré l'importance croissante de Galien et des médecins arabes comme Avicenne ou Rhazès, la lecture d'œuvres hippocratiques telles que les *Aphorismes*, le *Pronostic* et le *Régime des maladies aiguës*.

En 1453, Jacques Despars, dans son *Commentaire du Canon d'Avicenne*, mentionne avec fierté toutes ses lectures, grecques et arabes, qu'Avicenne, né en 980 et mort en 1037 et auteur d'une grande encyclopédie médicale appelée le *Canon*, avait utilisées :

« Moi, Jacques Despars, né à Tournai, maître en médecine de l'université de Paris, j'ai commenté tout au long le premier livre du Canon d'Avicenne, tout le troisième et la première fen (sic) du quatrième. J'ai commencé en 1432 et terminé le 4 août 1453. J'ai tiré ce que j'ai écrit non pas des commentateurs latins, mais des illustres auteurs grecs Hippocrate, Aristote, Galien et Alexandre [de Tralles] et des arabes les plus fameux, à savoir Avenzoar, Rhazès, Sérapion, Mésué et Averroès... »

À la fin du Moyen Âge, ce médecin érudit fonde toujours ses connaissances sur la lecture et l'étude d'Hippocrate. Un auteur anonyme, dans un manuscrit du XV^e siècle dont la cote est 1273 et qui est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Gand, exprime, au folio 139, un jugement extrêmement optimiste sur Hippocrate: "Le sage Hippocrate et le plus adroit de tous les médecins..." (Die vroede Ypocras ende dye bekendichste boven alle medicinen seit...)

Avec l'invention de l'imprimerie vint l'ère des éditions. Un an avant que ne paraisse l'*editio princeps* par les Aldes en 1526, Marcus Fabius Calvus publiait à Rome une traduction latine du Corpus hippocratique. L'*editio princeps* du Corpus est due à Jean-François d'Asola et elle parut à Venise en 1526 ; elle fut suivie par plusieurs autres éditions : en 1538, celle de Cornarius à Bâle pour le compte de Jérôme Froben, en 1579, à Bâle aussi, celle de Théodore Zwinger, en 1588, à Venise, celle de Hier. Mercurialis, en 1595, à Francfort, celle de Foesius, en 1665, à Leyde, celle de van der Linden, en 1679, à Paris,

celle de Chartier et en 1749, à Vienne, celle de Mack. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour que commence, avec Émile Littré, l'ère des éditions critiques : nous y reviendrons.

À la Renaissance, François Rabelais (1494-1553), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, écrivain et éditeur des *Aphorismes* (1543), fait d'assez nombreuses allusions à Hippocrate dans son œuvre romanesque. C'est ainsi que celui qu'on a pu surnommer l'Aristophane hippocratique rapporte dans *Le tiers Livre des Faicts et Dicts héroïques du bon Pantagruel* (1546) :

« Ainsi escript Hippocrates, lib. *De aere, aqua et locis*, de quelques peuples en Scythie, lesquelz de son temps plus estoient impotens que eunuches à l'esbatement vénérien, parce que continuellement ils estoient à cheval et au travail ».

(il y a ici une allusion au chapitre XXII du traité hippocratique *Des airs, des eaux et des lieux*).

Si le Moyen Âge avait préféré Galien à Hippocrate, la Renaissance accorda plutôt ses faveurs au médecin de Cos. C'est ainsi que Paracelse, né en 1493, ne cessa de s'opposer à la théorie galénique et d'être en quelque sorte un sectateur d'Hippocrate ; ce que fut davantage encore le Paracelsien Petrus Antonius Severinus qui publia à Bâle, en 1571, un ouvrage intitulé *Idea medicinae philosophicae, fundamenta continens totius doctrinae Paracelsicae, Hippocraticae et Galenicae*. Dans ce livre, Severinus adhère à la tradition du grand Hippocrate. Dès les années 1540, Johannes Baptista Montanus, dans ses leçons à Padoue sur les *Aphorismes*, veut montrer qu'Hippocrate était semblable à Galien, c'est-à-dire qu'il était un penseur philosophique autant qu'un observateur, ayant foi dans la raison autant que dans l'expérience, qu'il était le précurseur de Galien dans presque tous les domaines, l'auteur de préceptes médicaux dont l'exactitude a été confirmée par l'argumentation et les expériences cliniques de Galien et de ses successeurs. Les leçons de Montanus sur les *Aphorismes* furent publiées après sa mort, à Padoue en 1552. Une des redécouvertes de la Renaissance fut celle du traité hippocratique *Des plaies de tête* : ce fut l'œuvre de Vidus Vidius dans sa *Chirurgia* de 1544. En 1559, Gabriele Fallope fait à Padoue des leçons sur ce traité hippocratique (elles seront

éditées en 1566). Avant lui, en 1552, Bartolomeo Maggi avait écrit un traité *Sur les blessures par coups de feu, d'après les doctrines d'Hippocrate et de Galien* ; après lui, en 1560, Leonardo Botallo écrira un ouvrage consacré au *Traitement des blessures par coups de feu*, où il exige un retour à la tradition chirurgicale d'Hippocrate et de Galien. Ces trois derniers auteurs sont des représentants de ce que l'on pourrait appeler l'hippocratisme galénique.

Les choses changent avec Giulio Cesare Aranzio, le neveu de Maggi dont les cours sur le traité *Des plaies de tête* furent publiés par son élève Claude Porral, à Lyon en 1579. Aranzio ne cite Galien qu'occasionnellement pour confirmer les *dogmata sacra senis* ; pour lui, le seul héros est Hippocrate qui ne se trompe jamais. Enfin, en 1586, un des premiers convertis anglais à la médecine chimique et qui avait obtenu le doctorat en médecine à Bâle, Thomas Moffet, féru à la fois d'hippocratisme et de la doctrine de Paracelse, fera une virulente critique de certains Paracelsiens, de « ceux des Paracelsiens qui n'ont pas été initiés aux mystères d'Hippocrate et qui ainsi sont semblables à des bouchers... »

Le XVI^e siècle voit donc le triomphe d'Hippocrate sur Galien : il n'est donc pas surprenant qu'à partir surtout des années 1560 sqq. les éditions d'Hippocrate soient beaucoup plus nombreuses que celles de Galien. Pour le très important ensemble d'écrits hippocratiques connus sous le nom d'*Épidémies*, Innocenzo Mazzini signale qu'il y eut au XVI^e siècle huit traductions latines : celles de Manente Leontini (non publiée, entre 1513 et 1521), de Calvus (1525), d'H. Croesser (livres I et II, 1531), de L. Fuchs (livre VI, 1532), de J. Cornarius (1546), de J. Vassès (livres I, III et VI, 1546), de P. J. Esteve (livre II, 1551), de G. Mercurialis (1558) et d'A. Foësius (1595). Ces nombreuses traductions latines étaient destinées aux étudiants et aux professeurs des Facultés de médecine de la Renaissance. Les auteurs des traductions étaient en général des médecins philologues. Ainsi Manente Leontini, promu en 1504 *artium et medicinae doctor* de l'Université de Florence, fut attaché à la cour de Laurent de Médicis et il fut le médecin du duc d'Urbino (1492-1519). Parmi les humanistes du XVI^e siècle qui citèrent Hippocrate, il y eut aussi Montaigne qui, dans ses *Essais* de 1580, au chapitre *De la colère*, écrivit :

« Et selon Hippocrate, les plus dangereuses maladies sont celles qui défigurent le visage. »

Quand commence le XVII^e siècle, la médecine se fonde toujours partiellement sur l'enseignement d'Hippocrate, vieux alors de deux mille ans. Mais en 1602, surgit un médecin italien, Santorio Santorio qui, dans son *Methodi vitandorum errorum omnium*, s'oppose violemment à la tradition :

« Aujourd'hui dans la plupart des Facultés de l'Europe règne cette folie de croire plus à Aristote, à Galien et à Hippocrate qu'à ses propres sens... Il faut croire à ses sens et à l'expérience, et ensuite au raisonnement et, seulement en troisième lieu, à l'autorité d'Hippocrate, de Galien, d'Aristote et d'autres excellents philosophes. »

C'est Santorio, professeur de Médecine théorique à Padoue, qui va introduire la balance dans la physiologie et dans la pathologie et qui, dans ses expériences, utilisa le thermomètre, l'hygromètre et l'anémomètre. Cependant, comme le note Mirko D. Grmek, contrairement aux déclarations de son livre de 1602, il se déclare un adepte fidèle des préceptes formulés par Hippocrate.

Alors que la médecine du XVII^e siècle se caractérise par un conflit entre le conservatisme fondé sur l'autorité des anciens et le modernisme qui s'en prend à Hippocrate et plus particulièrement à la théorie des quatre humeurs et invente des instruments de mesure, Molière, dont les connaissances médicales étaient étendues, s'inscrit résolument dans le deuxième courant et il couvre de ridicule un grand nombre de praticiens de son temps qui continuaient à suivre l'enseignement d'Hippocrate, d'Aristote et de Galien. Quelques extraits des pièces du grand dramaturge français — qui consacra cinq de ses œuvres à la médecine et aux médecins — vont nous en convaincre.

Dans *L'amour médecin* II, 2 (1665) :

« M. Tomès. — Cela est impossible [que le cocher soit mort]. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un ; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

Lisette. — Hippocrate dira ce qui lui plaira ; mais le cocher est mort. »

Dans ce passage dans lequel Molière veut marquer l'abîme entre la réalité observable et la théorie hippocratique, M. Tornès se fonde — mais plutôt assez librement — sur la doctrine hippocratique des jours critiques, exposée notamment dans les *Aphorismes* II, 2 et dans le *Pronostic*, 15, 20 et 24.

Dans *Le médecin malgré lui* II, 2 (1666), c'est Sganarelle, contrefaisant le médecin, en robe et avec un chapeau des plus pointus, qui parle :

« Sganarelle. — Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.
 Géronte. — Hippocrate dit cela ?
 Sganarelle. — Oui.
 Géronte. — Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?
 Sganarelle. — Dans son chapitre... des chapeaux.
 Géronte. — Puisque Hippocrate le dit, il faut le faire ».

Hippocrate, faut-il le dire, n'a évidemment jamais écrit un chapitre sur les chapeaux.

Dans *Le médecin volant*, scène IV (1658), c'est toujours Sganarelle qui parle :

« Hippocrate dit, et Galien par vives raisons persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade ».

Molière prête ainsi à ses personnages des propos tout à fait ineptes attribués fallacieusement à Hippocrate et à Galien.

Dans *L'Amour médecin* II, 5 déjà cité et dans *M. de Pourceaugnac* I, 8 (1669), Molière mentionne encore Hippocrate. Dans la première comédie, M. Macroton, le médecin, parle de « ... notre maître Hippocrate » et dans la deuxième, il est question encore du « divin vieillard Hippocrate ».

Le XVII^e siècle, ce siècle de Louis XIV et de Molière, est à la fois une époque où l'on continue à glorifier Hippocrate mais aussi le moment où la triade — Hippocrate, Aristote et Galien — est remise en cause. Dans ses *Responsiones duae* de 1655, Jean Riolan (1580-1657) et la

Faculté de médecine de Paris décrètent, malgré les preuves expérimentales apportées par Jean Pecquet, que « le chyle doit se rendre au foie comme antérieurement » car autrement il y aurait atteinte à l'infailibilité d'Hippocrate et d'Aristote.

Le grand fabuliste Jean de La Fontaine (1621-1695), sans se prononcer sur l'infailibilité des anciens médecins, a consacré sa fable VIII, 26 (1678) à Hippocrate. La fable s'intitule *Démocrite et les Abdéritains* :

« ... Hippocrate arriva dans le temps / que celui (= Démocrite) qu'on disait n'avoir raison ni sens / Cherchait dans l'homme et dans la bête / Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête. / Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau, / Les labyrinthes d'un cerveau / L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume, / Et ne vit presque pas son ami s'avancer, / Attaché selon sa coutume. »

Hippocrate va découvrir que Démocrite, que ses concitoyens croyaient fou parce qu'il riait de tout, loin d'être fou, était un sage : Démocrite riait de la folie des hommes. Cette fable repose sur une tradition antique représentée notamment par les *Lettres* 10 à 21 du Corpus hippocratique, et surtout sur la lettre 17 d'où nous extrayons le début et la fin :

« Mon nom est Hippocrate, le médecin. Et Démocrite de dire : "L'élite des Asclépiades ! La grande réputation de ta science en médecine a voyagé loin et elle est arrivée jusqu'à nous..." (et à la fin de l'entretien, Hippocrate conclut :) J'ai vu Démocrite, le plus sage des hommes, le plus capable de rendre sages les hommes. »

La Fontaine a été l'exact contemporain de Charles Barbeyrac (1629-1699) qui fut surnommé l'«Hippocrate français», praticien de Montpellier le plus consulté du royaume mais qui n'a laissé aucun écrit digne de sa renommée.

À la fin du XVII^e et au XVIII^e, Hippocrate continue à être cité et même loué aussi bien par les médecins que par les philosophes. Le philosophe allemand G. W. Leibniz (1646-1716), dans son *Système nouveau de la nature, Journal des Savants*, 27 juin 1695 (= *Œuvres philosophiques de Leibniz*, par Janet, Paris, 1900, p. 639 sqq.) fait la

constatation suivante à propos d'un des plus célèbres traités hippocratiques, celui du *Régime* :

« Je remarquai avec plaisir que l'auteur du Livre de la *Diète*, qu'on attribue à Hippocrate, avait entrevu quelque chose de la vérité, lorsqu'il a dit en des termes exprès que les animaux ne naissent et ne meurent point, et que les choses qu'on croit commencer et périr ne font que paraître et disparaître. »

Dans la deuxième moitié du XVII^e et le début du XVIII^e siècle, plusieurs médecins prônent ce qu'ils appellent un « retour à Hippocrate » ; tels sont Giorgio Baglivi en Italie avec sa pathologie fibrillaire, Thomas Sydenham en Angleterre et Hermann Boerhaave aux Pays-Bas. Si le « retour à Hippocrate » n'est pour Sydenham qu'un habile cri de guerre, une illusion savamment entretenue par celui qui fut surnommé « l'Hippocrate d'Angleterre » et par ses partisans, la quatrième règle des *Observationes medicae circa morborum acutorum historiam et curationem* publiées à Londres en 1676 est tout à fait conforme à l'esprit des *Épidémies* hippocratiques et du traité *Des airs, eaux et lieux* :

« On doit remarquer soigneusement les saisons qui favorisent le plus chaque genre de maladie. Il y a des maladies qui attaquent dans tous les temps, mais aussi il en est d'autres, et en aussi grand nombre, qui, par un instinct secret de la nature, à l'exemple de certains oiseaux et de certaines plantes, suivent des temps particuliers de l'année. »

Mais , comme l'a bien noté Mirko D. Grmek, ce qui sépare surtout Sydenham d'Hippocrate, c'est qu'il a porté son intérêt plus sur les maladies que sur les individus malades.

En 1701, dans le discours académique dans lequel il glorifie Hippocrate et qui a pour titre *Oratio de Commendando Studio Hippocratico*, Lugduni Batavorum, le célèbre médecin de Leyde, Boerhaave, écrit :

« Il a mérité cette louange et il l'a méritée presque seul parce que nulle part il n'a inventé ce qu'il n'avait pas vu, jamais il n'a négligé ce qui devait être vu, ce que l'ouvrage de la nature a exprimé, il ne l'a pas

déformé et altéré, et son prestige et sa pérennité demeurent indépendamment de toute hypothèse fugace. »

Dans ce discours académique, Boerhaave recommande aux médecins l'étude d'Hippocrate, indispensable pour la pratique médicale.

Cinquante ans plus tard, Albrecht von Haller (1708-1777), professeur de botanique et de chirurgie à Göttingen, dans son édition des *Principes de la médecine* (1769) est d'avis que

« la connaissance que les anciens médecins ont eue des maladies était bien meilleure que celle des auteurs récents ; leurs signes et leur pronostic n'ont pas été exposés avec plus de soin que par les ancêtres grecs de l'art médical et même après vingt siècles, personne n'a dédaigné ou dépassé la sagacité d'Hippocrate. »

Le jugement de Théophile de Bordeu (1722-1776), dans ses *Recherches sur les maladies chroniques* (in *Œuvres complètes*, Paris, 1806, 2 vol., p. 796) est sans doute un peu plus réservé :

« Le commun des praticiens s'est contenté de rester dans une sorte de vénération muette et religieuse au sujet d'Hippocrate. Il y en a aujourd'hui qui en parlent souvent sans avoir encore décidé en quoi consiste la médecine hippocratique ; ni quel est son esprit ou son caractère essentiel. »

Le célèbre médecin suisse, Samuel-Auguste Tissot (né en 1728), auteur d'ouvrages aujourd'hui oubliés sur l'onanisme, la masturbation (en latin en 1758, en français en 1760), fut appelé par l'un de ses contemporains « l'Hippocrate fameux des rives du Léman ». Il y invoquait à l'appui de ses dires des médecins de l'Antiquité, au premier rang desquels figurait Hippocrate. En réalité, la « consommation dorsale » attribuée à Hippocrate (*Maladies* II, 51) ne désigne pas la masturbation mais de simples pertes séminales.

Le médecin français Pierre Roussel (1742-1802), dans *Le système philosophique de la constitution organique de la femme*, p. 56, proclame que

« le système [de la génération] d'Hippocrate est encore aujourd'hui malgré les progrès réels de la médecine à d'autres égards, le plus clair et le plus vraisemblable. De sorte qu'on peut dire que, pendant plus de deux mille ans, on n'a pas cessé de se tromper à pure perte. »

Mais certains articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (tome VII, p. 563, éd. de 1777) ne partagent pas du tout l'optimisme de ce médecin de Montpellier. En effet, à l'article *Génération*, nous lisons : « Il s'est passé dix-sept ou dix-huit siècles, sans qu'il ait plus rien paru de nouveau sur cette matière, attendu la stupide vénération pour ces deux maîtres (= Hipocrate et Aristote) au point de regarder leurs productions comme les bornes de l'esprit humain. »

Ce jugement du Siècle des Lumières n'empêcha pas un autre collaborateur de l'*Encyclopédie*, Louis Jaucourt (1704-1779) de louer Hippocrate en ces termes :

« l'étoile polaire de la médecine... on ne le perd jamais de vue sans s'exposer et s'égarer... le vrai, l'admirable, je dirais presque le divin Hippocrate... le rival d'Apollon... il a servi de modèle à presque tout ce qu'il y a eu de savants médecins depuis son siècle, et les autres se sont formés sur ceux qui l'avaient pris pour modèle. »

C'est d'ailleurs à la fin du XVIII^e siècle, en 1792, qu'Anne-Louis Girodet-Trioson peignit son fameux tableau « Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès » dont le thème légendaire remonte aux *Lettres* pseudo-hippocratiques de l'époque hellénistique. Le tableau, aujourd'hui au Musée de la Médecine de Paris, illustre les prétendues vertus patriotiques et le désintéressement d'Hippocrate.

Un autre éloge dithyrambique d'Hippocrate figure dans la *Dissertation sur l'usage de la méridienne* lue à l'Académie de Dijon en 1762 par le médecin Hugues Maret, lui aussi collaborateur de l'*Encyclopédie* :

« Hippocrate, ce génie vaste qui embrassait tout, qui saisissait jusqu'aux plus petits détails, dont l'autorité en faits d'observation est d'un si grand poids, parce qu'il étudia toujours la nature ; Hippocrate, dis-je, avait remarqué que pendant la veille l'extérieur du corps était chaud, et l'intérieur froid, et que dans le sommeil la chaleur passait du dehors au

dedans. Aussi ce grand Homme recommande-t-il de se couvrir exactement pendant le sommeil... »

Maret puise ces renseignements dans deux passages des *Épidémies* hippocratiques (*Épid.* VI, 4, 12 ; 5, 15).

Un autre collaborateur de l'*Encyclopédie*, l'un des fondateurs de la doctrine vitaliste vers 1775, Paul-Joseph Barthez (1734-1806), opposé au mécanisme qui dominait en médecine depuis le XVII^e siècle, fait d'Hippocrate un vitaliste et même, pour ainsi dire, le père du vitalisme. Dans ses *Nouveaux Éléments de la science de l'homme* édités à Montpellier en 1778 (1858³), Barthez écrit :

« J'appelle Principe Vital de l'homme la cause qui produit tous les phénomènes de la vie dans le corps humain. Le nom de cette cause est assez indifférent, et peut être pris à volonté. Si je préfère celui de Principe Vital, c'est qu'il présente une idée moins limitée que celui d'*impetum faciens* (to enormoun) que lui donnait Hippocrate, ou autres noms par lesquels on a désigné la cause des fonctions de la vie. »



Fig. 2 Deuxième proposition du 1^{er} Aphorisme d'Hippocrate sur le cadran solaire placé sur la façade de la Faculté de Médecine de Montpellier.

En fait, Barthez a vu dans un obscur texte des *Épidémies* VI (8, 7 = L V, 346, 6), où figure le mot *ὀρμῶντα* (ce qui élance), la preuve qu'Hippocrate était l'autorité garante de son vitalisme. Barthez fait une autre allusion à Hippocrate, à la page 73 du même ouvrage ; le médecin de Montpellier dit que pour Hippocrate l'âme de l'homme est une chaleur innée, immortelle et omnisciente.

Un dernier collaborateur de l'*Encyclopédie*, Jean-Jacques Menuret de Chambaud (1733-1815), médecin formé à Montpellier et auteur de soixante-dix articles de médecine dont *L'économie animale*, *Les maladies inflammatoires* et *L'observation*, parlera des « écrits immortels du divin Hippocrate ». L'un des pères de la psychiatrie moderne, Philippe Pinel (1745-1826), écrira dans la première édition de sa *Nosographie philosophique* de 1798 (t. I, p. VII) : « ... hommage éternel... à l'esprit observateur d'Hippocrate ».

La connaissance du grec et du latin s'estompant chez les médecins dès le XVIII^e siècle, les philologues sentirent le besoin impérieux de traduire les traités hippocratiques dans les langues vernaculaires. En Allemagne, ce fut l'œuvre de D. Johann Friedrich Grimm, auteur de l'*Hippokrates Werke aus dem Griechischen übersetzt, und mit Erläuterungen*, Altenburg, 4 vol., 1781-1792. Dans la préface de 1781, le traducteur note :

« ... Ajoutons que corriger tous les livres qui portent le nom d'Hippocrate dépasse les forces d'un seul homme. À l'égard de l'étude critique du texte, Hippocrate est réellement en arrière de beaucoup d'autres anciens auteurs. »

Un médecin, au début du XIX^e siècle, reconnaîtra encore sa dette envers Hippocrate : c'est René Laennec (1781-1826), l'inventeur du stéthoscope, qui consacra en 1804 sa thèse au médecin de Cos. Dans ses *Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique*, Paris, Didot, 1804, plus précisément dans ses Notes manuscrites ajoutées au propre exemplaire de sa thèse, Laennec écrit, parlant des jours critiques :

« Avant de combattre Hippocrate, il faut étudier à fond sa doctrine ».

L'inventeur de l'auscultation médiate rend hommage à la méthode hippocratique lorsqu'il écrit par exemple :

« Le malade ayant été secoué selon la méthode hippocratique, un bruit de liquide fut entendu de façon évidente. » (in *De l'auscultation médiate*, Paris, 1819, II, p. 161).

Dans cette remarque, Laennec a en vue un procédé d'auscultation immédiate accompagnée de succussion du malade tel qu'il est décrit dans le traité hippocratique *Maladies* II, c. 47. Voici la traduction de ce passage :

« Faites asseoir le malade sur un siège qui ne bougera pas ; un autre lui tiendra les bras ; et vous, le secouant par les épaules, tendez l'oreille pour savoir de quel côté le bruit se fait entendre ».

Dans l'introduction de sa thèse, Laennec écrit :

« Aucun auteur n'a joui d'une réputation supérieure à celle d'Hippocrate ; aucun n'a été si universellement estimé. Depuis les beaux siècles de la Grèce jusqu'à nos jours, toutes les sectes l'ont appelé le Père de la Médecine et presque toutes ont voulu en faire un de leurs chefs. Cet accord unanime entre les hommes, dont les opinions sont entièrement opposées sur une foule d'autres points, s'explique peut-être assez facilement... Les écrits d'Hippocrate sont une mine presque inépuisable de faits... »

À la page 6 de sa thèse, Laennec insiste sur l'apport d'Hippocrate à l'expérience clinique :

« Les écrits d'Hippocrate sont une mine presque inépuisable de faits, et les faits sont de tous les âges et de toutes les sectes ; car en médecine, comme dans les autres sciences qui ont pour objet l'observation de la nature, tous les hommes voient à peu près les mêmes choses et il n'y a guère de différences entre eux que dans les idées systématiques ou théoriques, c'est-à-dire dans la manière de rassembler et de coordonner les faits. »

C'est néanmoins en 1811 que sera supprimée la chaire de médecine hippocratique.

À la même époque que Laennec, le philosophe allemand Schelling (1775-1864), dans *Les âges du monde. Versions premières 1811 et 1813* (Bruxelles, Ousia, 1988, p. 246) cite un passage du traité hippocratique de la *Maladie sacrée*, 18, 2 :

« "Tout ce qui est divin est humain, dit Hippocrate, et tout ce qui est humain est divin". Aussi pouvons-nous espérer nous rapprocher de la vérité dans la mesure même où nous prendrons tout de façon humaine. »

Mais l'écart est grand entre la signification donnée par Schelling à la phrase d'Hippocrate et le sens que cette phrase possède dans le contexte du traité *De la maladie sacrée* : l'auteur hippocratique parle des maladies et désire simplement souligner que la « maladie sacrée », l'épilepsie, n'est pas plus divine que n'importe quelle autre affection ; « toutes sont divines et toutes sont humaines », écrit-il. Il s'agit là d'une adaptation volontaire de la part de Schelling lui-même et non d'une simple inadvertance.

D'autres philosophes allemands de la même époque se sont référés à Hippocrate : Kant (1724-1804) semble avoir multiplié les références à Hippocrate pour opposer sa propre pensée à ce qu'il estimait être la doctrine hippocratique relative à l'observation expérimentale ; et si Goethe (1749-1832) a traduit, souvent très librement, les chapitres 11, 1 à 13, 2 du livre I du *Régime* dans son écrit *Maximen und Reflexionen*, c'est qu'il y voyait le reflet exact de la pensée d'Héraclite, Présocratique qui exerça une forte influence sur son esprit.

En 1819, Frédéric Bérard, médecin de Montpellier, publie un ouvrage dont le titre est *Doctrine médicale de l'École de Montpellier et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles d'Europe*. Il expose l'évolution de la doctrine de Montpellier à travers les écrits de Théophile de Bordeu, de Paul-Joseph Barthez et d'autres illustres médecins de la même École et il entreprend de démontrer que les dogmes fondamentaux de l'École de Montpellier sont les mêmes que ceux de l'École de Cos. F. Bérard écrit notamment :

« Chez Hippocrate, ce sont des raisonnements qu'on sent, des abstractions qu'on touche, ce sont les sens qui raisonnent. Cette manière, qui tient à des notions si vraies et si profondes sur l'entendement humain, n'est

propre qu'à Hippocrate et à son École. J'ose dire qu'on ne la trouve dans aucun auteur moderne. Je n'en vois que quelques traces imparfaites dans Sydenham, et c'est pour cette raison qu'il a obtenu le nom glorieux d'Hippocrate anglais... Le vieillard de Cos paraît observer alors qu'il raisonne ; il combine plus des sensations que des idées ; il peint tout en raisonnant ; ses expressions font image... »

Pour Bérard, la médecine clinique de l'École de Montpellier est l'héritage direct de celle de Cos. Depuis l'époque de Bérard, plus précisément depuis le 17 Messidor An XIII (17 juillet 1804), le Conseil de l'École de Montpellier a préconisé le « Serment de Montpellier », adaptation du *Serment* dit d'Hippocrate, prononcé aujourd'hui par les nouveaux médecins de la plupart des Facultés françaises : ce serment est prêté « devant l'effigie d'Hippocrate » (texte parfois remplacé par « seion la tradition d'Hippocrate »).

Au début du XIX^e siècle, en France, alors qu'on assiste à un retour à Hippocrate initié par l'Anglais Sydenham (1624-1689) et développé notamment par Pinel, François Broussais (1772-1838), dans son *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie* (Paris, 1821², t. 1, p. 11) exprime son antihippocratisme de la façon que voici :

« Hippocrate témoigne faire le plus grand cas du talent de pronostiquer : et cela devait être, un médecin qui voyait succomber tant de malades entre ses mains ne pouvant les soustraire à leur sort, à raison de l'imperfection de son art, devait au moins s'attacher à connaître les signes funestes afin que l'événement ne lui fût point imputé. »

En Italie, de la même façon, le médecin Giovanni Rasori (1766-1837), auteur en 1798 d'un livre au titre éloquent *Analisi del preteso genio d'Ippocrate* (Pavie) (*Analyse du prétendu génie d'Hippocrate*) et en 1837 de la *Teoria della flagosi* (Milan) adressera à Hippocrate des critiques extrêmement virulentes :

« Les livres des *Épidémies*, qu'on a tant de fois cités comme des modèles, présentent un assemblage confus d'observations météorologiques insignifiantes, de symptômes incohérents, de crises, de guérisons, de rechutes, de mort, sans qu'il soit question du point capital, de la méthode curative ; en un mot, tout médecin rougirait d'être l'auteur de cet ouvrage si vanté. Gardez-vous donc, jeunes élèves, d'augmenter le troupeau

servile des adorateurs d'Hippocrate, et si vous ne condamnez pas ce vieux radoteur au mépris qu'il mérite, je vous engage du moins à ne pas l'imiter. »

Le culte d'Hippocrate n'est pas mort pour autant, malgré Broussais, Rasori et quelques autres. En face d'eux, il y a Pinel mais aussi Georges Cabanis (1757-1808) qui voit en Hippocrate le « grand peintre » de la nature et des maladies, l'ennemi des systèmes et l'apôtre de la spécificité de la médecine contre les empiètements des sciences physico-chimiques. Les jugements de Cabanis sur Hippocrate se lisent dans son *Discours d'ouverture du cours sur Hippocrate* (repris dans le tome II de ses *Œuvres philosophiques*, 1956).

Pendant que se développe l'antihippocratismes de Broussais et de Rasori, un jeune médecin prépare un travail monumental sur Hippocrate : c'est Émile Littré (1801-1881) qui va publier, de 1839 à 1861, les *Œuvres complètes d'Hippocrate* en 10 volumes (texte grec avec traduction française). Pour l'édition et la traduction du traité des *Airs, eaux, lieux*, il avait bénéficié du remarquable travail d'un médecin-philologue d'origine grecque formé à Montpellier, Diamantios Coray dont l'œuvre hippocratique est étudiée par Jacques Jouanna. Il est fort intéressant de lire ce que Littré écrit en 1839 à la page IX de sa *Préface* du tome I :

« Mon but a été de mettre les œuvres hippocratiques complètement à la portée des médecins de notre temps, et j'ai voulu qu'elles pussent être lues et comprises comme un livre contemporain. »

Nous avons de la peine à croire que c'est un médecin-philosophe devenu franc-maçon du Grand-Orient en 1875 qui, en 1839, écrit la page suivante ; Littré nous semble approuver le nationalisme et un certain racisme grecs :

« Hippocrate a fleuri à l'époque la plus brillante de la civilisation grecque, dans ce siècle de Périclès qui a laissé d'immortels souvenirs. Il a vécu avec Socrate, Phidias, Sophocle, Euripide, Thucydide, Aristophane, et il n'a pas été indigne de cette haute société. Lui aussi a partagé le sentiment qui pénétrait alors les Hellènes, enorgueillis de leur liberté, enthousiasmés de leurs triomphes, épris de leurs belles créations dans les arts, dans les lettres et dans les sciences. Voyez dans le traité *Des Eaux*,

des Airs et des Lieux, avec quelle fierté le Grec triomphe du Barbare, l'homme libre du sujet soumis à un maître, l'Européen vainqueur de l'Asiatique partout vaincu sur terre et sur mer. Se peut-il trouver un sentiment *national* plus fièrement exprimé que cette *supériorité de race* que le médecin de Cos attribue à ses compatriotes ?... il porte comme eux la vive empreinte du génie grec. » (tome I, p. 465).

Émile Littré a-t-il oublié ici qu'Hippocrate traversa une des périodes les plus noires de l'histoire de la Grèce, celle de la Guerre du Péloponnèse qui s'éternisa de 431 à 404 ? A-t-il oublié que Socrate dut boire la ciguë en 399 ?

En 1840, dans ses *Principes généraux de statistique médicale* (Paris, p. 165), J. Gavarret écrit encore :

« Personne plus que nous n'est disposé à admirer la hauteur à laquelle s'est élevée l'école hippocratique en proclamant qu'il existe une liaison intime entre les conditions du milieu ambiant et la santé des hommes... Mais il ne faut pas s'attendre à trouver, dans l'œuvre du vieillard de Cos, l'expression nette et précise des lois suivant lesquelles s'exercent ces influences ».

On invoque donc toujours l'autorité d'Hippocrate, même si on le fait avec des réserves.

C'est à peu près dans les mêmes termes que Littré que s'exprime un autre médecin-philologue, Charles Daremberg (1817-1872) qui, dans son *Hippocrate* de 1848 (p. XIV), écrit :

« En publiant cet ouvrage, je n'ai eu d'autre désir que de mettre les chefs-d'œuvre d'Hippocrate à la portée des médecins et des étudiants qui n'ont que peu de temps à consacrer à la littérature médicale ».

Dans toute la première moitié du XIX^e siècle, les travaux sur Hippocrate sont donc essentiellement l'œuvre de médecins et ils sont encore destinés aux médecins.

Dans la deuxième moitié de ce siècle, il faut mettre encore en exergue l'œuvre d'un professeur de chirurgie à l'École de médecine de Lyon, J.-E. Petrequin, qui publia en 1877-1878 sa *Chirurgie*

d'Hippocrate, un ouvrage qui reste indispensable aujourd'hui pour la compréhension des textes chirurgicaux du Corpus.

Claude Bernard (1818-1878) qui, en ce milieu de siècle, va révolutionner la médecine, cite quelquefois avec admiration le « vieillard de Cos » et, dans ses *Principes de médecine expérimentale* (Introduction et notes par Léon Delhoume, Paris, PUF, 1947, p. 130), il écrit :

« Dans Hippocrate, la description des maladies est excellente, elle est encore fidèle aujourd'hui, ce qui prouve que la pathologie est aussi invariable que la physiologie. Cependant il y a des maladies qui paraissent avoir disparu et d'autres apparus. Sont-ce des transformations de maladies ? Sont-ce des maladies fossiles ? »

Ailleurs cependant, dans la même œuvre, Claude Bernard a un jugement plus réservé :

« Si Hippocrate a posé le problème de la médecine d'observation, il ne l'a pas résolu. Voir mon analyse d'Hippocrate dans Broussais. »

Les historiens de la médecine eux-mêmes sont partagés ici car, si Jean-François Braunstein parle de l'antihippocratisme de Bernard, Mirko D. Grmek a évoqué récemment l'« hippocratisme » de Bernard.

Nous allons revenir à Charles Daremberg car son *Hippocrate* connut une nouvelle édition en 1855. Aux pages VII et VIII, Daremberg écrit ces lignes :

« Tout en restant fidèle à mon plan primitif, j'ai d'abord étendu sur plus d'un point le champ des discussions historiques... Je me trouverai très récompensé des nouveaux efforts que j'ai faits si... la lecture de ce volume peut contribuer en quelque chose à raffermir ou à faire naître dans quelques esprits le goût de la philologie médicale et de l'histoire de la médecine ».

Danielle Gourevitch, qui connaît excellentement la vie et l'œuvre de Daremberg, commente ce texte dans l'*Hippocrate* du Livre de poche, 1994, p. 66 :

« La rupture est bel et bien accomplie. C'est la fin irrémédiable du Corpus hippocratique comme objet d'enseignement médical, le souci philologique a marqué la chute de l'Hippocrate maître de médecine, a montré que ces textes changeaient de catégorie littéraire et devenaient objet d'histoire ».

Il n'empêche que Sigmund Freud (1856-1939) se révèle encore un lecteur attentif d'Hippocrate ; en effet, il écrit dans *La science des rêves* (éd. originale en allemand 1899-1900) que

« la symbolique des rêves urinaires est particulièrement transparente. Elle était connue de tout temps. Hippocrate affirmait déjà qu'il y a un trouble de la vessie quand on rêve de fontaines et de sources. »

Freud a en vue ici le chapitre 90 du livre IV du traité du *Régime* qui stipule : « Les sources et les puits (vus en rêve) indiquent un trouble de la vessie ». Cette citation de Freud ne doit pas faire croire que nous partageons l'optimisme du docteur Catherine Imbert-Vallassopoulos quand elle écrit en 1985 :

« J'ai essayé dans ce modeste travail de montrer la continuité de la pensée médicale d'Hippocrate et d'évoquer les inter-relations fonctionnelles permanentes entre corps, âme et esprit affirmées tant par Hippocrate que par Freud. C'est dire que les théories actuelles des rapports entre le soma et le psychisme, entre l'homme et son environnement ne contredisent pas les intuitions d'Hippocrate. On est ainsi amené à considérer que la science peut aujourd'hui enfin apporter des preuves de la valeur d'une doctrine élaborée il y a 2500 ans [il faudrait lire 2400 ans] ».

Malgré le jugement tout à fait exact de Danielle Gourevitch, il nous faut bien reconnaître qu'en ce XX^e siècle prospère encore un courant médical néo-hippocratique dont la vitalité a de quoi nous étonner. C'est ainsi qu'en 1953, au Congrès international de médecine hippocratique d'Évian, le docteur Eugène Phocas, Recteur de l'Université d'Athènes, « le plus dithyrambique de ces nouveaux prêtres de l'hippocratisme » déclarait :

« Au milieu de l'œuvre médicale gigantesque, que renferme la collection hippocratique, et portant la marque caractéristique du grand savant de Cos, de cet observateur profond, de ce chercheur éclairé, de ce fondateur d'une science, devant le génie duquel, vingt-cinq siècles plus tard,

respectueusement nous fléchissons le genou, et méditateurs, nous courbons la tête, dorique se détache et classique s'élève son livre *Des Airs, des Eaux et des Lieux*. »

C'est le grand écrivain français, médecin lui aussi, Georges Duhamel (1884-1966) qui, en 1955, va introduire par ces mots une nouvelle édition des œuvres complètes d'Hippocrate par Littré :

« Il faut ouvrir le livre d'Hippocrate à l'heure de la solitude et du calme,... Qui le lira plume en main ne perdra ni son temps, ni ses forces, tout au contraire. Qui prendra la peine de méditer entre les pages tirera le meilleur profit de ce travail mêlé de plaisir. »

Il faut savoir qu'il existe toujours à Cos une Fondation internationale hippocratique dont le Président, le docteur S. G. Marketos, professeur d'histoire de la médecine à l'Université d'Athènes, et le docteur N. Koutouridis du Département de psychiatrie de l'Hôpital de la Croix Rouge d'Athènes, écrivaient, en 1994, dans les *Acta Belgica Historiae Medicinae* (p. 17) :

« L'approche hippocratique (l'hippocratisme de Sydenham) fondé sur l'être humain et non sur la maladie elle-même pourrait être un exemple utile pour les médecins actuels, depuis que la foi que nous avons dans la toute-puissance de la technologie médicale semble insuffisante pour soulager la souffrance du malade. »

On ne saurait trouver un plus bel exemple de retour à Hippocrate.

Et George Sarton, dans lequel des deux camps se situe-t-il ? Dans celui des thuriféraires d'Hippocrate ou dans celui de ses détracteurs ? Il faut avant tout se souvenir que Sarton n'était pas vraiment un spécialiste du médecin de Cos mais bien de Galien auquel il consacra tout un livre en 1954. Il n'empêche qu'il faudrait plutôt classer Sarton dans le chœur des enthousiastes lorsqu'évoquant le traité hippocratique *Des airs, des eaux et des lieux*, il écrit qu'il s'agit du « premier traité dans la littérature mondiale, développant la climatologie médicale », du « premier traité d'anthropologie ».

La légende d'Hippocrate, née dès l'Antiquité et dont les *Lettres* apocryphes consignées par Littré dans le tome IX de son édition

constituent un des premiers témoignages, n'est pas complètement morte en l'an 2000.

Notre étude est loin d'être exhaustive ; elle nous a cependant permis d'observer que, dès son vivant jusqu'à nos jours, le médecin de Cos a été tantôt adulé, tantôt exécré, moins souvent cependant exécré qu'adulé. Tantôt Hippocrate a été qualifié de « divin », de « très divin », d'« homme d'une science divine », de « divin vieillard », de « grand », de « fondateur de la médecine », d'« illustre », de « premier » des médecins, de « guide de l'art médical » ou de « grand peintre » de la nature et des maladies ; tantôt il est vilipendé comme « vieux radoteur » et l'on parle de la « stupide vénération » à son égard et de son « prétendu génie » ; l'on n'hésite pas à dire qu'Hippocrate a été victime de « préjugés erronés ». Pour comprendre la célébrité ou l'hostilité qu'a rencontrée celui qui passe pour « le Père de la médecine », il y a sans doute plusieurs explications comme celle de la crainte de la nouveauté de la part de certains Romains du II^e siècle avant, dont Caton l'Ancien est le prototype. Mais, d'une façon générale, l'explication réside peut-être dans un thème psychanalytique, celui du retour au Père ou inversement celui de la révolte contre le Père.

Les textes grecs et latins sont nombreux à répéter qu'Hippocrate est le premier, le « prôtos », le *primus* ou le fondateur de la médecine, le *conditor*, la plus ancienne autorité de la médecine¹. Pourtant, comme l'atteste déjà Platon, Hippocrate n'est ni le fondateur de l'école de Cos ni le Père de la médecine : Asclépiade, il a été le disciple de son père et de son grand-père et lui-même initiera ses deux fils à la médecine. Les références au « Père de la médecine » constituent comme un retour aux origines. Le culte voué à Hippocrate résulte d'une identification de générations de praticiens au médecin de Cos. Hippocrate a dû passer aux yeux de ses contemporains pour un excellent médecin : les textes de Platon et d'Aristote que nous avons analysés plus haut en témoignent. Mais l'étude de la fortune du médecin de Cos à travers les siècles contribue surtout à éclairer les raisons pour lesquelles l'art médical n'a guère progressé d'Hippocrate à William Harvey : l'une des raisons de cette stagnation doit être cherchée dans la domination que la tradition hippocratique mais aussi aristotélicienne et galénique, elles-mêmes

fortement influencées par Hippocrate, exercèrent tyranniquement pendant plus de deux millénaires sur l'art de guérir².

Notes

¹ Dans mon livre *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote : sources écrites et préjugés*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1980, p. VII-XXIX, j'ai montré, de la même façon, que beaucoup de jugements portés sur la valeur scientifique de la biologie d'Aristote glorifiaient « le Père de la biologie » dans le but, souvent inconscient, de valoriser la discipline scientifique et les scientifiques eux-mêmes.

² Cf., entre autres, François JACOB, *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970, p. 28 : « De l'Antiquité à la Renaissance, la connaissance du monde vivant n'a guère changé. Quand Cardan, Fernel ou Aldrovande parlent des êtres, ils répètent à peu près ce que disaient déjà Aristote, Hippocrate ou Galien ».

Bibliographie

BAADER (G.) et WINAU (R.), edd., *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition*. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989.

BAADER (G.), « Die Tradition des Corpus Hippocraticum im europäischen Mittelalter », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition*. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 409-419.

BOUCHET (A.), « Les idées hippocratiques dans la grande Encyclopédie », in *Acta Belgica Historiae Medicinae*, VII, 2 (1994), pp. 71-75.

- BRAUNSTEIN (Jean-François), *Broussais et le matérialisme. Médecine et philosophie au XIX^e siècle*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.
- BYL (Simon), *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote : sources écrites et préjugés*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1980.
- BYL (Simon), in JOLY (Robert) avec la collaboration de S.B., *Hippocrate. Du Régime*, Berlin, CMG, I, 2, 4, 1984, pp. 49-78 (= *La tradition du texte*).
- BYL (Simon), « Survivance de quelques préjugés hippocratiques et aristotéliens relatifs à la reproduction humaine dans les écrits médicaux et biologiques de l'«âge baroque» », in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 64, 1986, pp. 693-703.
- BYL (Simon), « La physionomie du Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, dans le Parisinus lat. 7027 », in *Le latin médical* (ed. Guy Sabbah), Université de Saint-Étienne, 1991, pp. 53-62.
- BYL (Simon), « L'aire géographique des médecins hippocratiques », in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context* (ed. Ph. J. van der Eijk et al.), Amsterdam, 1992, vol. 1, pp. 225-236.
- BYL (Simon), « Les mentions d'Hippocrate dans l'*Histoire Naturelle* de Pline », in *Tradición e Innovación de la Medicina Latina de la Antigüedad y de la Alta Edad Media*, Universidade de Santiago de Compostela (ed. M. E. Vásquez Buján), 1994, pp. 163-170.
- BYL (Simon), « Molière et la médecine antique », in *Les Études Classiques*, 63, 1995, pp. 55-66.
- BYL (Simon), avec la collaboration de VANCAMP (Bruno), « La survie d'Hippocrate chez les philosophes allemands de l'époque de Goethe », in *Medizin der Antike*, vol. 1 (edd. Renate Wittern et Pierre Pellegrin), Hildesheim, Olms, 1995, pp. 611-622.

- BYL (Simon), « Hippocrate, de l'Antiquité à nos jours », in *Au temps d'Hippocrate. Médecine et société en Grèce ancienne* (ed. Annie Verbanck-Piérard), Musée Royal de Mariemont, 1998, pp. 139-146.
- BYL (Simon), « Transmission des textes hippocratiques : l'exemple du traité du Régime », in *Au temps d'Hippocrate. Médecine et société en Grèce ancienne* (ed. Annie Verbanck-Piérard), Musée Royal de Mariemont, 1998, pp. 115-122.
- CONGOURDEAU (M.-H.), « Quelques aspects de l'embryologie d'Hippocrate dans la tradition byzantine », in *Hippocrate et son héritage*, Lyon, Fondation M. Mérieux, 1987, pp. 67-82.
- COURCELLE (Pierre), *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 1948.
- DARMON (P.), *Le mythe de la procréation à l'âge baroque*, Paris, Seuil, 1981.
- DEBRU (Armelle), « Galien commentateur d'Hippocrate : le canon hippocratique », in *Hippocrate et son héritage. Actes du Colloque franco-hellénique d'histoire de la médecine*, Fondation M. Mérieux, Lyon, 1987, pp. 51-56.
- DELAPORTE (F.), *Le savoir de la maladie. Essai sur le choléra de 1832 à Paris*, Paris, PUF, 1990.
- DE LEY (Herman), « De samenstellingen van de Pseudo-Hippokratische Brievenverzameling en haar plaats in de traditie », in *Handel. Zuidnederl. Maats. voor Taal- en Letterk. en Geschied.*, 23, 1969, pp. 47-80.
- DESTOPOULOS (C. J.), « Hippocrate et la philosophie grecque », in *Hippocrate et son héritage*, Lyon, Fondation M. Mérieux, 1987, pp. 207-215.

- DIELS (H.), *Anonymi Londinensis ex Aristotelis Iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae*, Berlin, 1893.
- DUFFIN (Jacalyn), « L'hippocratismes de Laennec repris : la fièvre à l'ombre de l'anatomie pathologique », in *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique* (ed. Paul Potter et al.), Québec, Éd. du Sphinx, 1990, pp. 433-461.
- FESTUGIÈRE (A. J.), *Aelius Aristide. Discours sacrés*, Paris, Macula, 1986.
- GOUREVITCH (Danielle), *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain*, École française de Rome, 1984.
- GOUREVITCH (Danielle), « La légende hippocratique dans le monde romain antique », in *Hippocrate et son héritage*, Lyon, Fondation M. Mérieux, 1987, pp. 57-63.
- GOUREVITCH (Danielle), avec la collaboration de Paul Burguière et d'Yves Malinas, *Soranos d'Éphèse. Maladies des femmes. Livre I*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- GOUREVITCH (Danielle), « Les lectures hippocratiques de Soranos d'Éphèse dans son traité *Des maladies des femmes* », in *Tratados Hipocráticos* (ed. J. A. López-Férez), Universidad Nacional de Educación a distancia, Madrid, 1992, pp. 597-607.
- GOUREVITCH (Danielle), *La mission de Charles Daremberg en Italie (1849-1850)*, manuscrit présenté, édité et annoté par D. G., *Mémoires et documents sur Rome et l'Italie méridionale*, n. s. 5, Naples, 1994.
- GOUREVITCH (Danielle), *Médecins érudits de Coray à Sigerist*, Paris, De Boccard, 1995.
- GOUREVITCH (Danielle), « Sur les pas d'Hippocrate », in *L'évolution psychiatrique*, 61, 3, 1996, pp. 571-577.

- GRMEK (Mirko D.), « Vidius et les illustrations anatomiques et chirurgicales de la Renaissance », in *Sciences de la Renaissance*, Paris, 1973, pp. 175-185.
- GRMEK (Mirko D.), « Contribution à la biographie de Vidius », in *Revue d'Histoire des Sciences*, 31, 1978, pp. 289-299.
- GRMEK (Mirko D.), « Le néohippocratism montpelliérain au XVII^e siècle : l'énigme Barbeyrac », in *Actes du 110^e Congrès Nat. Soc. Sav.*, t. II : *Histoire de l'école médicale de Montpellier*, Paris, C.T.H.S., 1985, pp. 103-113.
- GRMEK (Mirko D.), *La première révolution biologique*, Paris, Payot, 1990.
- GRMEK (Mirko D.) et GOUREVITCH (Danielle), « Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus », in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II.37.2, Berlin, de Gruyter, 1994, pp. 1491-1528.
- GRMEK (Mirko D.), « L'érudition classique d'un grand médecin : le cas Laennec », in *Médecins érudits de Coray à Sigerist* (ed. Danielle Gourevitch), Paris, De Boccard, 1995, pp. 47-57.
- GRMEK (Mirko D.), dir., *Histoire de la pensée médicale en Occident*, Paris, Seuil, 1995-1996 (tomes 1 et 2).
- GRMEK (Mirko D.), *Le legs de Claude Bernard*, Paris, Fayard, 1997.
- HANSON (A. E.) et GREEN (M. H.), « Soranos of Ephesus : Methodicorum princeps », in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II.37.2, Berlin, de Gruyter, 1994, pp. 968-1075.
- Hippocrate et son héritage. Actes du colloque franco-hellénique d'histoire de la médecine* (Lyon, 9-12 octobre 1985), Lyon, Fondation M. Mérieux, 1987, XV-222 pp.

- IMBERT-VALASSOPOULOS (C.), « D'Hippocrate à Freud : la genèse de la psychosomatique », in *Hippocrate et son héritage*, Lyon, Fondation M. Mérieux, 1987, pp. 171-179.
- IRIGOIN (Jean), « L'Hippocrate du Cardinal Bessarion (Marcianus graecus 269 [533]) », in *Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei*, Padoue, 1976, pp. 161-174.
- JACOB (François), *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970.
- JACQUART (Danielle) et MICHEAU (Françoise), *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, Paris, Éditions Maisonneuve et Larose, 1996.
- JANSEN-SIEBEN (Ria), *De Pseudo-Hippokratische Iatromathematica in vier Middelnederlandse versies*. (Scripta, 11), Brussel, 1983.
- JOLY (Robert), « La question hippocratique et le témoignage du Phèdre », in *Revue des Études Grecques*, 74, 1961, pp. 61-92.
- JOLY (Robert), *Le niveau de la science hippocratique. Contribution à la psychologie de l'histoire des sciences*, Paris, Les Belles Lettres, 1966.
- JOLY (Robert), « Hippocrates of Cos », in *Dictionary of Scientific Biography*, t. VI, New York, 1972, pp. 418-431.
- JOLY (Robert), « Hippocrates and the School of Cos », in Michael Ruse (ed.), *Nature animated*, 1983, pp. 29-47.
- JOLY (Robert), « Platon, Phèdre et Hippocrate : vingt ans après », in *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*, Genève, Droz, 1983, pp. 407-422 (edd. Fr. Lasserre et Ph. Mudry).
- JOLY (Robert), « Hippocrate au Lycée », in *Didactica Gandensia*, n^{os} 24-25, s.d.

- JONES (W. H. S.), *The Medical Writings of the Anonymus Londinensis*, Cambridge, 1947.
- JOUANNA (Jacques), « Littré, éditeur et traducteur d'Hippocrate », in *Revue de Synthèse*, 1982, pp. 285-301.
- JOUANNA (Jacques), « Coray et Hippocrate », in *Hippocrate et son héritage. Actes du Colloque franco-hellénique d'histoire de la médecine*, Fondation M. Mérieux, Lyon, 1987, pp. 181-196.
- JOUANNA (Jacques), « Sur les traces d'Hippocrate de Cos », in *Médecine antique* (ed. Paul Demont), Université d'Amiens, 1991, pp. 7-33.
- JOUANNA (Jacques), *Hippocrate*, Paris, Fayard, 1992.
- JOUANNA (Jacques), *Hippocrate. Airs, Eaux, Lieux*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- KOUTOUVIDIS (N.) et MARKETOS (S. G.), « The Sydenhamian Hippokratism », in *Acta Belgica Historiae Medicinae*, VII, 1, 1994, pp. 17-21.
- KUDLIEN (F.), « Hippokrates. Rezeption im Hellenismus », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique* (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 355-376.
- LANATA (Giuliana), « La médecine et la loi : l'hippocratisme dans l'antiquité tardive », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique* (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 347-354.
- LEGEE (G.), « Hippocrate et la doctrine de l'école médicale de Montpellier », in *Hippocrate et son héritage. Actes du Colloque*

franco-hellénique d'histoire de la médecine, Fondation M. Mérieux, Lyon, 1987, pp. 91-99.

LEITNER (H.), « Die Rezeption der hippokratischen Epidemien im 18. Jh. : [Gerard] van Swietens [1700-1772] Kommentare zu den Aphorismen [Herman] Boerhaaves [1668-1738] », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique* (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 321-328.

LITTRÉ (Émile), *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Paris, Baillière, tome I, 1839.

LLOYD (G. E. R.), *The Revolutions of Wisdom. Studies in the Claims and Practice of Ancient Greek Science*, University of California Press, 1988.

LOUROS (N. C.), « Rabelais, Aristophane hippocratique », in *Hippocrate et son héritage. Actes du Colloque franco-hellénique d'histoire de la médecine*, Fondation M. Mérieux, Lyon, 1987, pp. 107-109.

MARASCO (Gabriele), « L'introduction de la médecine grecque à Rome : une dissension politique et idéologique », in *Ancient Medicine in its Socio-Cultural Context*, Amsterdam (ed. Ph. J. van der Eijk et al.), 1995, pp. 35-48.

MARGANNE (Marie-Hélène), « L'apport des papyrus à l'histoire de la médecine antique », in *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques* (dir. Danielle Gourevitch), Paris, Ellipses, 1995, pp. 74-82.

MARGANNE (Marie-Hélène), « Présence d'Hippocrate dans les papyrus grecs de médecine », in *Au temps d'Hippocrate. Médecine et société en Grèce ancienne* (ed. Annie Verbanck-Piérard), Musée Royal de Mariemont, 1998, pp. 105-113.

- MAZZINI (Innocenzo), « Manente Leontini, Übersetzer der hippokratischen Epidemien (cod. Laurent. 73, 12). Bemerkungen zu seiner Übersetzung von Epidemien Buch 6 », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique* (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 312-320.
- MAZZINI (Innocenzo), « Ippocrate in Celso », in *Tratados Hipocráticos* (ed. J. A. López-Férez), Madrid, 1992, pp. 571-583.
- MICHENAUD (Gabriel) et DIERKENS (Jean), *Les rêves dans les « Discours sacrés » d'Aelius Aristide, II^e siècle ap. J.-C.*, Université de Mons, 1972.
- MONDRAIN (Brigitte), « Les manuscrits grecs et l'établissement d'un texte », in *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques* (dir. Danielle Gourevitch), Paris, Ellipses, 1995, pp. 83-88.
- MORAUX (Paul), *Galien de Pergame. Souvenirs d'un médecin*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.
- MUDRY (Philippe), *La Préface du « De Medicina » de Celse. Texte, traduction et commentaire*, Rome, 1982.
- NUTTON (Vivian), « Hippocrates in the Renaissance », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique* (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 420-439.
- PIGEAUD (Jackie), *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.
- PINAULT (Jody Rubin), *Hippocratic Lives and Legends*, Leyde, E. J. Brill, 1992.

Rapports du 2^e Congrès de Médecine hippocratique, Évian, 1953.

RENUCCI (P.), *Dante, disciple et juge du monde gréco-romain*, Bd. 2, Paris, 1954.

REY (Roselyne), « Anamorphoses d'Hippocrate au XVIII^e siècle », in *Maladie et Maladies. Histoire et conceptualisation* (ed. Danielle Gourevitch), Genève, Droz, 1992, pp. 257-276.

RUDOLPH (Gerhard), « Épidémies VI, 5, 15. Hippocrate et le problème de la méridienne au XVIII^e siècle », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique* (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 329-337.

RÜTTEN (Thomas), *Demokrit lachender Philosoph & sanguinischer Melancholiker. Eine pseudohippokratische Geschichte*, Leyde, E. J. Brill, 1992.

RÜTTEN (Thomas), *Hippokrates im Gespräch*, Münster, 1993.

SABBAH (Guy) et SABBAH (Sylvie), « Joseph, Pierre, Éléonard Petrequin (1809-1876), le "correspondant lyonnais" », in *Médecins érudits de Coray à Sigerist* (ed. Danielle Gourevitch), Paris, De Boccard, 1995, pp. 113-128.

SARTON (George), « Hippocratic Oath in Arabic », in *Isis*, 20, 1933, p. 262.

SARTON (George), *A History of Science. Ancient Science through the Golden Age of Greece*, Harvard University Press, 1952.

SARTON (George), *Galen of Pergamon*, University of Kansas Press, 1954.

SARTON (George), *Appreciation of Ancient and Medieval Science during the Renaissance (1450-1600)*, New York, 1961.

- SMITH (Wesley D.), *The Hippocratic Tradition*, Ithaca, London, 1979.
- SMITH (Wesley D.), *Hippocrates. Pseudepigraphic Writings. Letters...*, Leyde, E. J. Brill, 1990.
- STENGERS (Jean) et VAN NECK (Anne), *Histoire d'une grande peur : la masturbation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1984.
- STROHMAIER (Gotthard), « La tradition hippocratique en latin et en arabe », in *Le latin médical* (ed. Guy Sabbah), Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1991, pp. 27-39.
- THIVEL (Antoine), *Cnide et Cos ? Essai sur les doctrines médicales dans la Collection hippocratique*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.
- THIVEL (Antoine), « Peut-on parler d'un vitalisme d'Hippocrate, notamment dans les *Épidémies* ? En d'autres termes ; Hippocrate était-il vitaliste ? », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition*. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 88-104.
- VANCAMP (Bruno), *Schelling. Les âges du monde*. Versions de 1811 et 1813. Traduction française, Bruxelles, Ousia, 1988.
- VAN DER EIJK (P. J.), « Quelques remarques sur la méthode doxographique de Caelius Aurélien », in *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux* (ed. Carl Deroux), Bruxelles, Coll. Latomus, 1988, pp. 342-353.
- VETTER (Théo), « Essai sur la littérature hippocratique au dix-huitième siècle », in *La collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médecine* (ed. Jacques Jouanna), Leyde, E. J. Brill, 1975, pp. 347-367.
- VON STADEN (Heinrich), *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge University Press, 1989.

WALCKIERS (Marc), « La médecine arabe aux Pays-Bas méridionaux du XV^e au XVII^e siècle », in *Acta Belgica Historiae Medicinae*, III, 4, 1990, pp. 147-152.

WEISSER (U.), « Das Corpus Hippocraticum in der arabischen Medizin », in *Die hippokratischen Epidemien. Theorie – Praxis – Tradition*. Verhandlungen des V^e Colloque international hippocratique (Berlin, 10-15 septembre 1984) (Sudhoffs Archiv, Beiheft 27), Stuttgart, 1989, pp. 377-408.

Index Auctorum

Aétius d'Amida

Al-Magusi

Al-Ruhawi

Andréas

Anthologie Palatine

Apollonios de Citium

Aranzio (Giulio Cesare)

Aristide (Aelius)

Aristote

Aulu-Gelle

Baglivi (Giorgio)

Barthez (Paul-Joseph)

Bérard (Frédéric)

Bernard (Claude)

Boerhaave (Hermann)

Bordeu (Théophile de)

Botallo (Leonardo)

Broussais (François)

Cabanis (Georges)

Cassiodore

Caton l'Ancien

Celse

Cicéron

Constantin l'Africain

Coray (Diamantios)

Ctésias

Dante

Daremberg (Charles)

Despars (Jacques)

Digeste

Duhamel (Georges)

Encyclopédie (de Diderot et
D'Alembert)

Fallope (Gabriele)

Freud (Sigmund)

Galien

Gavarret (J.)

Girodet-Trioson (Anne-Louis)

Goethe

Grimm (D. Johann Friedrich)

Haller (Albrecht von)

Hérophile

Hippocrate (passim)

Hunayn ibn Ishaq

Imbert-Valassopoulos
(Catherine)

Jacob (François)
Jaucourt (Louis)

Kant (Emmanuel)
Koutouvidis (N.)

Laennec (René)
La Fontaine (Jean de)
Leibniz (G. W.)
Littré (Émile)

Maggi (Bartolomeo)
Maïmonide
Maret (Hughes)
Marketos (S. G.)
Ménon
Menuret de Chambaud (Jean-
Jacques)
Moffet (Thomas)
Molière
Montaigne
Montanus (Johannes Baptista)

Paracelse
Paul
Petrequin (J.-E.)
Phocas (Eugène)
Pinel (Philippe)
Platon
Pline l'Ancien

Quintilien

Rabelais (François)
Rasori (Giovanni)
Riolan (Jean)
Roussel (Pierre)
Rufus d'Éphèse

Sabinos
Santorio Santorio
Sarton (George)
Schelling
Scribonius Largus
Severinus (P. A.)
Sydenham (Thomas)

Thessalos
Tissot (Samuel-Auguste)

Varron
Vidius (Vidus)
Vie de Bruxelles

